

Ils sont joyeux et d'une vitalité surprenante malgré les misères de leur vie, malgré l'exil, la prison et la torture. Ils sont équilibrés autant qu'on peut l'être dans ce monde inharmonieux. Parce qu'ils ne cherchent plus le but, parce qu'ils l'ont trouvé, les bolchéviks — seuls, sans doute, parmi tous les intellectuels russes — échappent aux inquiétudes, aux angoisses, au désespoir où sombre si aisément l'âme slave.

J'ai marqué déjà le rire interminable et sonore de Lénine, secouant ses épaules et faisant trembler son ventre — rire olympien de Danton et de Jaurès — l'ironie vrilante de Trotsky, la malice farceuse du séraphin Boukharine, l'humour sardonique de Tchitchérine. A toutes ces nuances de la joie russe, se mélaient la bruyante gaité des buveurs de bière, de Platten, d'Eberlein, de Grüber et la fine gouaille — plus parisienne que roumaine — de Rakovski.

Le rire, dit Rabelais, est le propre de l'homme. Il aurait pu écrire : de l'homme sain. Assistant à notre Congrès, il eût précisé : le propre du communisme. Et cela paraîtra paradoxal à tous ceux qui n'aperçoivent dans la Révolution que de la cruauté et des ruines, du sang et de la mort.



Les Acteurs

Que dire de Lénine, de Zinoviev, de Trotsky et des autres délégués russes qui n'ait été cent fois répété ?

Pourtant, on ne saurait souligner trop que ces hommes choisis par l'avant-garde du prolétariat russe longtemps avant les événements de 1917 sont demeurés les chefs de la Révolution. Après deux années d'épreuve, leur autorité et leur prestige n'ont pas cessé de croître. N'est-ce point miraculeux ? Cependant, ils ont commis des erreurs, erreurs inévitables dans ce gigantesque effort de destruction et de construction. Ils ont été contraints d'imposer aux masses dont ils tiennent leur mandat toujours plus de labeur, de discipline, de souffrances et de sacrifices. Pourquoi donc sont-ils encore là, toujours suivis et toujours aimés ? Et quels sont les ministres bourgeois qui auraient pu tenir ainsi ? Quel démenti infligé aux aristocrates et aux démocrates qui prédisent la faillite inévitable du gouvernement prolétarien, qui dénoncent comme vice indélébile du régime populaire, la sottise envie des masses ignorantes et haineuses, leur impuissance à découvrir et à subir les hommes vraiment grands !

Dès novembre 1917, l'ambassadeur de France en Russie, l'abject Noulens, prophétisait pompeusement : « Le gouvernement direct du peuple par le peuple, c'est, me disait-il, à brève échéance, la suppression de tout gouvernement et l'anarchie. Lénine et Trotsky se sont hissés au pouvoir par des moyens démagogiques. Ils seront balayés demain par la surenchère d'autres démagogues et la cascade continuera jusqu'à ce que la Révolution ait été balayée à son tour par un Savinkov qui

imposera à ce peuple d'esclaves le seul gouvernement qu'il mérite, le gouvernement du knout. »

Noulens s'est enfui lâchement. Savinkov, ce patriote, est réduit pour vivre à faire les sales besognes de la Bourse parisienne contre sa patrie. Wilson, Clemenceau et Lloyd George auront succombé depuis longtemps, sous les sarcasmes et le mépris de leurs sujets, quand Lénine, Trotsky, Zinoviev seront encore les guides respectés de la République des Soviets.

Et la puissance de ces hommes ne tient pas, comme le croyait M. Noulens, à ce qu'ils sont des démagogues. Et ce n'est pas seulement, comme on le disait de Robespierre, « parce qu'ils croient tout ce qu'ils disent » qu'ils sont suivis.

Le mois dernier, sur le front Nord, un soldat paysan me disait l'admiration qu'avait fait naître en lui l'héroïsme simple et tranquille de Trotsky dans la bataille et ajoutait : « Les soldats rouges sont prêts à se faire tuer au premier mot de ce chef qui dit tout ce qu'il pense et qui fait tout ce qu'il dit ». Ce jugement sur Trotsky s'appliquerait aussi bien, politiquement parlant, à la plupart des membres du gouvernement prolétarien. C'est à cause de cette honnêteté profonde, de cet accord total entre les paroles et les actes, c'est parce qu'ils maintiennent une liaison permanente avec les masses, c'est parce qu'ils souffrent de toutes leurs souffrances, que les leaders de la Révolution russe ont acquis et conservent tant d'influence.

Le respect de la vérité qui les conduit à dédaigner les phrases, à se pencher inlassablement sur les faits, à regarder en face les réalités, est, d'autre part, la raison essentielle de leur prodigieux développement. Presque tous, ouvriers ou intellectuels, étaient par-dessus tout des idéologues en novembre 1917. La pression des événements et les leçons du pouvoir les ont transformés en hommes d'Etat.

Avant mon départ en Russie, en août 1917, un rédacteur de l'*Humanité*, qui croyait connaître Trotsky, voulut bien me renseigner. « Trotsky, me dit-il, est un journaliste de talent. Rien de plus. Poseur, sectaire, chimérique, il est incapable d'être jamais un chef. » Et Plekhanov me disait, quelques semaines après, à Tsarkoé-Sélo : « Lénine fut un de mes bons élèves. Mais il est borné, entêté, tyrannique, d'un orgueil démesuré. Aucun sens pratique, aucune souplesse. La pénurie des bolcheviks en talents réels a seule permis à Lénine et à Trotsky d'être sacrés pontifes de cette affreuse secte d'hystériques à froid. Quelques jours de dictature les remettront à leur place. Ils apparaîtront alors tels qu'ils sont, c'est-à-dire peu de chose et inaptes à gouverner. A l'épreuve des faits, ces gloires de club vont s'évanouir. Dans les périodes de crise, seuls les vrais grands hommes grandissent. Les autres révèlent vite leur médiocrité et disparaissent. »

Quiconque a suivi Lénine et Trotsky depuis novembre 1917 vérifie l'exactitude de la formule banale répétée par Plekhanov. Seuls grandissent les vrais grands hommes. Lénine et Trotsky ont grandi. L'Histoire s'inclinera devant ces géants, n'en déplaise au grand Plekhanov et au petit camarade de l'*Humanité*.

A côté de ces deux chefs, les autres leaders de la Révolution russe font grande figure. La Révolution française, si riche en talents, ne présente pas un ensemble aussi homogène de capacités remarquables et je crains